

*Marie Darrieussecq*

**Tom est mort**

**MARIE  
DARRIEUSSECQ**

**P.O.L**

Extrait de la publication



Tom est mort

DU MÊME AUTEUR  
*chez le même éditeur*

TRUISMES, 1996

NAISSANCE DES FANTÔMES, 1998

LE MAL DE MER, 1999

PRÉCISIONS SUR LES VAGUES, 1999

BREF SÉJOUR CHEZ LES VIVANTS, 2001

LE BÉBÉ, 2002

WHITE, 2003

LE PAYS, 2005

ZOO, 2006

*chez d'autres éditeurs*

CLAIRE DANS LA FORÊT, éditions des femmes, 2004

Marie Darrieussecq

# Tom est mort

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2007  
ISBN : 978-2-84682-209-1  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

Tom est mort. J'écris cette phrase.

Ça fait dix ans que Tom est mort. Dix ans maintenant. Mais la date ne s'est pas inscrite au fer rouge, comme on dit. Quand Tom est mort j'étais dans une période où, justement, je ne savais plus très bien quel jour on était. Pour mon mari ce n'est pas pareil. La date s'est inscrite au fer rouge dans sa tête, dit-il. Sa vie a basculé autour de cette date. Moi aussi ma vie a basculé. Mais ce ne sont pas les mots que je dirais.

Par exemple, les dates de mes enfants, de mes autres enfants, il faut que je réfléchisse. J'ai tendance à mélanger, mes enfants sont tous nés au printemps, comme ceux des loutres ou des koalas ou des diables

de Tasmanie, ou de beaucoup d'autres animaux, je cite les animaux qui m'intéressent. Mai, juin. La saison des anniversaires. C'est bientôt. J'ai envie d'écrire : si nous sommes encore en vie. C'est une phrase qui me venait souvent après la mort de Tom. Je la disais comme une découverte, pas vraiment stupéfiante, mais comme une évidence que j'ignorais jusque-là. Si nous sommes toujours en vie. Ensuite j'ai dit la phrase par conviction. Je l'ai dite aussi par provocation, je ne la dis plus, ça blesse les gens. Et puis c'est devenu un tic, un tic de pensée, ça terminait mes raisonnements, mes phrases mentales, tous mes projets (les projets étaient revenus. Nous avons découvert ça aussi : que les projets pouvaient revenir, que nous en étions à nouveau capables).

J'ai essayé les thérapies, les groupes de parole, et Tom ne m'a pas été rendu. Même ça : refuser de *faire le deuil*, ça fait partie du *travail*, c'est codifié par des graphiques. Quand on est en deuil, on a du travail, même si on ne veut pas du tout le faire. Pour ça, mon mari était comme moi. Et si je commence ce cahier, c'est peut-être parce que lui et moi on en est au même point maintenant, pour une fois au même point en même temps. Synchrones. C'est lui qui dit ça, nous sommes synchrones. Presque ensemble.



Le deuil qu'ils décrivent est un processus naturel qui me dégoûte. Une digestion. On entre dedans et on avance, qu'on le veuille ou non, comme à travers une série de boyaux. La mort de Tom passe à travers nos corps. On n'a pas fini, je ne dis pas qu'il faut dix ans. Je ne dis rien. Est-ce que je souffre moins qu'avant? Le plus et le moins, je ne sais pas. Peut-être que je souffre moins souvent. La mort de Tom est une bête qui relève la tête de temps en temps, un dragon avec des soubresauts, et la terre se soulève, sa tête se dresse. Une géographie créée par une bête, dans nos cerveaux. On dit « répliques » après un tremblement de terre.

Je ne dis pas qu'il faut dix ans. Tom avait quatre ans et demi, ça dépend de quoi? De l'âge, du temps passé ensemble? Du *genre* de mort? Là aussi il y a des courbes, des niveaux. Et des phrases qui circulent. Il faut quatre saisons. Il faut toute la vie. Il faut la moitié du temps passé ensemble – une phrase qu'on dit pour les veufs et les veuves. Un bébé vit deux heures et ses parents mettent une heure à s'en remettre? Les enfants morts, c'est incommensurable. C'est pour ça, je n'ai rien à dire. La mort des enfants. Elle précède la mort des parents, alors plus

rien ne se calcule, plus rien ne tient debout. Le monde à l'envers. Les groupes de parole, au moins, ça permettait de voir les autres, les autres endeuillés, la tête qu'ils faisaient, et de proférer ensemble des propos incohérents que personne d'autre n'écoute.

Mon mari, Stuart, il est vraiment contre les groupes de parole, mais je ne voulais pas parler de ça. Cet enfant, nous l'avons fait tous les deux, dit-il. Dans « fait » il entend aussi porté, engendré, il porte Tom et sa douleur. Rien de biologique dans ce qu'il dit, rien de mâle ou de femelle, que du parental. Le deuil, ce mot même, que j'ai accepté parce que c'est un beau mot, qui me fait penser à œillet, à glaïeul, des fleurs de deuil – le deuil se fait comme un enfant. Nous avons toujours trois enfants, Tom, Vince, et Stella. Vince, Stella, et Tom.

★

J'ai quarante-cinq ans et cet enfant a occupé quatre ans et demi de ma vie, plus neuf mois. Je ne sais pas ce que ça veut dire.

La mort de Tom ne confirme ni n'infirmes rien. Elle n'entre dans aucun système. La mort de Tom ne

m'a rien appris. J'ai désappris. Je ne suis même pas une autre. Ma mélancolie, elle, a trouvé sa forme, ma mélancolie de jeune fille, ma mélancolie d'avant. « Tu le savais », dit ma mélancolie. Ce ricanement, souvent.

Avant il s'appelait Tom Winter, maintenant il s'appelle Tom est mort. Il est mort depuis bien plus longtemps qu'il n'a été vivant. Mon petit garçon mort. Je ne dis pas que j'aie gardé la raison.

J'ai parfois l'impression que Tom est exactement au milieu de ma vie. Comme si je l'avais eu à vingt ans. Un avant et un après aussi longs. Je le porte, au milieu de ma vie. Je le porte au milieu de ma vie et il habite là, dans une enclave, un creux.

★

Hier nous sommes allés à la plage. Avant-hier, en fait, puisque ça fait maintenant deux jours que je tiens ce cahier. Nous avons roulé longtemps, très à l'Est, pour trouver des vagues. C'est le moment où Vince devient une sorte d'elfe. Sa combinaison de néoprène reflète le soleil et il ressemble à une créature glissante et musculeuse. À contre-jour, ses

bords sont mangés de lumière. Sa silhouette disparaît sur le ciel. Il accepte encore de nous suivre le dimanche. Il manque d'amis, je trouve, pour aller surfer, pour tout. Et Stella est restée assise sous un parasol, comme toujours, pour protéger la blancheur de sa peau. Ma Stella tout en noir avec ses mitaines regardait boudeusement surfer son frère. Des mitaines noires et de grosses chaussures noires, malgré la chaleur, pour faire comme une amie. Ça n'avait rien d'inquiétant. Nos enfants poussaient bien, nos enfants avaient bien poussé. C'est de cette façon-là que, sur la plage il y a deux jours, je pensais à Tom. C'est-à-dire que je n'y pensais pas. Il était une sorte de *malgré tout* diffus, dans le fond de l'image. Quelque part avec nous sur la plage, mais très loin, ou très petit, réduit à un grain de sable – ou à la masse énorme des grains de sable. Un fond, une évidence. Est-ce qu'on pense au sable, quand on va à la plage ? Il me semble qu'on pense à la mer, qu'on se tourne vers la mer. Sauf peut-être quand on est un enfant, armé d'une pelle et d'un râteau.

Ils ne veulent pas en rajouter. Nos deux enfants merveilleux, nos deux enfants intuitifs, médiums, dans leur gloire de lumière sur la plage, oui : ils veulent nous épargner. Stella et Vince, vivants. Immortels.

Comme si la mort ne frappait qu'une fois. Comme si, en quelque sorte, on avait déjà donné. Mais à qui, à quoi? Dix ans à ressasser le vide.

Le jour où chacun des souvenirs que j'ai de Tom sera teinté par sa mort – ne sera plus isolé de sa mort – alors peut-être je saurai qu'il est mort. Toute sa vie sera prise dans sa mort. Alors en quelque sorte il aura le droit de mourir. Ce sera sa mort à lui, et pas ma mort à moi, la mère de Tom. Je ne sais pas comment dire ça. Il avait quatre ans et demi.

Seul avec sa mort. C'est peut-être possible. La mort est peut-être aussi une chose enfantine. Sa mort comme un grand. Faut-il être adulte pour se tenir devant? Que les enfants soient mortels, je l'ignorais, avant. Mais j'ai très peu de souvenirs d'avant. Est-ce que ça ressemblait à avant-hier sur la plage? Un monde où les objets étaient les objets, où leur ombre était une ombre? Où mes enfants étaient mes enfants? La glace à la vanille que Vince m'a tendue avait un goût de glace à la vanille et ne m'a rappelé aucun souvenir, pas de petit garçon au menton dégoulinant, pas de petit garçon émerveillé au Musée de la Mer de Vancouver, non, pas de souvenirs précis et douloureux. Sauf cette teinte des

choses, cette sorte-là d'ombre, cette arrière-pensée du monde... pourtant pendant toute une journée, oui, jusqu'au retour à la maison, j'ai cessé de nous voir comme des survivants.

Le monde était indemne. Et nous dedans, compris dans cette complétude du monde. Il ne s'était jamais rien passé, sur cette plage et dans ce monde.

★

Peut-être y a-t-il des unités de mémoire comme il y a des unités du langage. Peut-être le souvenir peut-il se diviser en fragments de plus en plus petits, jusqu'à trouver les noyaux, les atomes. La mémoire n'est pas un grand récit. Les mots y sont des souvenirs de mots, des souvenirs de phrases dites. Les images et les sensations n'y existent qu'à travers nous. Mettre des mots là-dessus, c'est comme essayer de raconter un rêve, et Tom est dans ce bazar-là. Il n'est plus que là-dedans.

Si ces micro-éléments du souvenir existent, des petites briques, comme des Lego, les mêmes pour tout le monde, alors sur cette plage le moindre de ces atomes semblait être lavé de la mort de Tom.

Pendant longtemps il m'a semblé que les autres gens vivaient dans le faux. Ils ignoraient que la mort est l'ombre de chaque objet du monde. C'était une évidence, et personne ne la voyait. Vince et Stella aussi transportaient leur double, leur mort, où qu'ils aillent. J'ai fait une cure de sommeil, mais même ce sommeil chimique était affecté. La couleur ne parlait pas. Une couleur dotée de caractéristiques physiques, un poids, une consistance, une sorte de resserrement de tout, l'espace, l'air, la gorge, la poitrine, l'estomac... Un son aussi, qui allait et venait, de la stridence à l'étouffement, toujours présent. « Vous n'entendez pas? Vous ne voyez pas? » Sourds et aveugles, les autres. Inexistants. Des spectres. Mon savoir était incommunicable, un savoir *en moins*, une brèche qui faisait entrer le néant. Ma connaissance des trous noirs faisait disparaître le monde. Le vide augmentait. Le sans-fond.

Avant-hier sur la plage je me suis reposée pour la première fois depuis dix ans. En vacances. Je ne pensais plus à Tom. Pendant une heure ou deux, oui, j'ai regardé Vince et Stella comme une mère regarde ses enfants dans un moment de paix et de soleil. Sur ce fond de savoir diffus partagé en Occident : la mort

comme horizon lointain, comme limite, devant la beauté des corps et dans la paix du pays. On pousse un soupir. On a la nuque souple, le souffle délié, on respire. J'ai connu ça avant-hier : cet événement d'un monde sans mort. Un temps d'arrêt, où l'on n'est plus que la plage, et les vagues, et la beauté stupéfiante de Stella et Vince. J'avais atteint, je crois, ce point de repos : le vague à l'âme des gens heureux. Le côté poignant du bonheur.

★

Quand Tom est mort Vince avait sept ans et Stella dix-huit mois. J'ai parfois l'impression d'avoir eu quatre enfants, Vince, Stella, Tom, et puis Tom mort. Ou dans l'ordre : Vince, Tom, Stella, et Tom mort. J'avais trente-cinq ans. Mes parents étaient vivants. Le monde tournait à l'envers. Le temps remontait vers sa source. J'avais tout le temps froid, au début, une sensation de vent froid sur ma peau, de vent glacé en plein été – le fond du monde était béant.

Je n'arrive pas à commencer. Dans ma tête tout pense à Tom et les idées mènent à d'autres idées comme les escaliers mécaniques des centres commerciaux à Vancouver, des escaliers à plusieurs



embranchements, plusieurs directions, alors qu'il faudrait commencer par le commencement, c'est-à-dire le jour où Tom est mort. La date. Mais rien ne me semble chronologique là-dedans. Remonter le temps, jusqu'où? Dérouler quoi? Quel fil, qui irait vers cette conclusion *sans rapport avec le reste*? Comme si les vies avançaient de façon sérielle, a + b + c...

Ou alors remonter jusqu'à sa conception, comme font les Chinois. Les dates disent que ça devait être à Londres, dans cette zone d'attente entre deux postes de Stuart, avant Vancouver. À l'hôtel, de bons hôtels-résidences, fonctionnels, où nous sommes logés dans ces cas-là.

Ce qui m'étonne le plus, c'est le désir de faire l'amour; entre le déménagement, Vince qui n'avait pas trois ans, le décalage horaire et tout ce qu'il y avait à régler. Que ce moment se soit inscrit dans ces journées, dans ces nuits, dans une chambre particulière, sous un de ces tableaux décoratifs des appart-hôtels. Qu'il y ait eu un moment et un lieu, une brèche, pour que Tom vienne, Tom, et personne d'autre.

★

Où est le début? J'entends un bruit inhabituel. Je suis assise dans une pièce blanche. Le début c'est la mort de Tom. Alors les causes ont des effets, les événements se déroulent comme le long d'un fil? *Un accident est vite arrivé*, je l'ai toujours su, et dit, et ma mère le disait aussi. Une chose impensable, qui n'entre dans aucun système, une chose qui n'a pas de sens, tapie au fond des cavernes, et qui surgit, hurlante, dévorante. Oui, *un accident est vite arrivé*, j'ai toujours été prête à cette éventualité. Je me tiens assise, digne, je réagis avec sang-froid. J'assumerai jusqu'au bout cette catastrophe, désormais ma vie sera consacrée au souvenir de Tom.

Le bruit inhabituel parasite mes pensées calmes. Exactement au même moment, je suis enfermée dans une pièce rouge, cubique. Je suis dans un cube rouge. Les murs sont matelassés de façon étrange : un matériau humide, dans lequel le poing s'enfonce. Je suis une lame en mouvement, qui vibre, comme un gong. Je suis enfermée dans un cri rouge et cubique et je me cogne aux parois saignantes, personne ne m'entend. Le cri sort de ma gorge à moi, et celle qui est assise dans la pièce blanche s'étonne : moi, si calme, en train de hurler.

« Ça ne te rendra pas Tom » pense déjà celle dans la pièce blanche. « Tiens-toi bien, je t'en prie. Tu te laisses aller à une scène. » Car il en faudra, de la tenue, pour être désormais le mausolée de Tom.

Dans la pièce rouge on ne pense pas, on a besoin du cri. La pièce rouge est faite pour s'isoler de la pièce blanche. Dans la pièce blanche on a honte du cri comme d'un lieu commun, *ce qu'on fait dans ces cas-là*. Un savoir de toute éternité, de ce savoir des ancêtres et des téléfilms. Je me suis mise à crier, et ensuite, à mon étonnement, le cri a pris ma place. Je suis restée dans la pièce rouge, à me cogner aux murs étranges. Des muqueuses rouges m'avaient, me dissolvaient. Un petit bourdonnement d'insecte dans une énorme fleur carnivore. Le monde était devenu carnivore.

Mon mari me serrait dans ses bras ou me retenait, m'entravait. Il voulait me faire rentrer dans la pièce blanche mais elle me faisait horreur. La mère digne, qui prend soin du cadavre dans une atmosphère d'asile. Ma vie future. Dans le cri je savais déjà tout. Les saintes soupirent, et les fées crient.

Tom serré dans mes bras et se décomposant.

Ne pas le quitter des yeux. Dans la mort en sécurité.

Une fois dans le cri, le cri m'a convaincue. Il n'y avait que le cri. Parce que c'était IMPOSSIBLE. Celle assise dans la pièce blanche, celle qui savait que c'était possible, c'était elle, qui aurait dû mourir.

Je n'étais pas encore une pleureuse. Les pleureuses viennent après, autour du tombeau. J'étais tout occupée du cri, de ce que j'avais à faire : crier. Les mains vides, les bras ballants, dans l'oubli du cri, seule. Loin de la pièce blanche, de la maison, de mon mari et de mes enfants, loin de Tom. Ensuite, la piqûre. La gorge courbaturée comme si on m'avait battue de l'intérieur. Un cri à la hauteur du scandale. Les accuser, tous. Les prendre à témoin de l'impossible. Mais à la fin du cri c'est irrémédiable, on ne revient pas en arrière. C'était arrivé. C'était fait.

★

Du rien blanc, avec des veines rouges. Un œil sans iris ni prunelle, un globe blanc, vide. Avec la

N° d'éditeur : 1996  
N° d'édition : 152707  
N° d'imprimeur : 07XXXX  
Dépôt légal : août 2007

*Imprimé en France*



Marie Darrieussecq  
**Tom est mort**

Cette édition électronique du livre  
*Tom est mort* de MARIE DARRIEUSSECQ  
a été réalisée le 19 avril 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mai 2007  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782846822091)  
Code Sodis : N38775 - ISBN : 9782846824583  
Numéro d'édition : 152707